

Fulvie entre Histoire et Fiction : un personnage revisité par Voltaire

Brillant disciple des maîtres jésuites qui lui ont insufflé leur passion pour l'Antiquité¹, François-Marie Arouet, qui a immortalisé son pseudonyme de *Voltaire*, a choisi de mettre en scène dans sa tragédie d'*Octave et le jeune Pompée ou le Triumvirat* un épisode célèbre du Second Triumvirat : celui de la conspiration et de la proscription dont les auteurs furent notamment Antoine et Octave-Auguste. Représentée le 5 juillet 1764 et publiée deux ans après, cette tragédie en cinq actes et en vers offre en effet matière à réfléchir sur le caractère des Romains, « sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérité historique »². Dans l'atmosphère masculine de cette pièce, une femme retiendra notre attention. Il s'agit de Fulvie, femme de Marc-Antoine. Nous tenterons dans la présente étude de montrer que ce personnage représente un cas intéressant d'utilisation de l'Antiquité pour l'expression d'idées modernes : conforme en partie à l'image laissée par l'Antiquité, Fulvie est aussi représentative des idées de Voltaire et de son époque.

*

L'histoire de sa tragédie, *Octave et le jeune Pompée ou le Triumvirat*, se déroule sur une île³ où les triumvirs se sont retirés pour établir une liste de proscriptions. Ils comptent renforcer leur alliance par des liens familiaux. Aussi est-il convenu qu'Antoine répudiera Fulvie, sa femme, et épousera Octavie, sœur aînée d'Octave. Indignée, Fulvie nourrit le projet de se venger de son époux en l'assassinant. Elle trouve dans Sextus Pompée, lui-même à la fois proscrit et rival d'Octave⁴, un véritable complice. Sextus Pompée, échappé avec Julie au carnage

1. « Ce qu'on nous dit dans notre enfance nous fait une impression durable », écrit Voltaire à d'Olivet, à l'âge de soixante-sept ans, le 10 septembre 1761 (Voltaire, *Correspondance*, t. VI, éd. Th. BESTERMAN, Gallimard, 1975).

2. Préface de l'éditeur - Voltaire -, *Œuvres Complètes de Voltaire*, t. IV, éd. LAHURE et Cie, Paris, 1859.

3. « Cette île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, écrit Voltaire, est dans la rivière de Reno, auprès de Bononia, nommée Bologne. » (note de Voltaire, éd. LAHURE, t. IV, Paris, 1859, p. 38.)

4. Octave et Sextus Pompée brûlent tous deux d'amour pour la même jeune femme, Julie, fille de Lucius César. Cette Julie est un personnage purement fictif et par conséquent ne présente aucun rapport avec les personnalités historiques de ce nom.

où se trouve plongée Rome, a échoué sur l'île des triumvirs. Avec Fulvie, il décide d'assassiner les deux tyrans : à Fulvie de tuer son époux Antoine et à Pompée d'exécuter Octave. Mais leur projet se solde par un échec. Fulvie devient captive tandis que Pompée bénéficie avec Julie de la clémence d'Octave.

Sur les sources historiques utilisées par Voltaire pour le personnage de Fulvie, nous sommes réduits aux hypothèses. Nous ne disposons que de quelques indications éparpillées dans plusieurs œuvres du dramaturge. Nous savons par exemple que Voltaire avait consulté l'épigramme qu'Octave-Auguste avait écrite sur la femme d'Antoine, après les proscriptions qui ont marqué les années subséquentes à l'assassinat de César en 44. En effet, dans son *Dictionnaire Philosophique*, sous le titre *Auguste-Octave*, Voltaire écrit :

Son épigramme sur Fulvie, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite ⁵.

Ainsi, le dramaturge se prononce déjà contre les mœurs d'Octave et condamne cette épigramme. Cependant, nous ne pouvons pas, d'entrée de jeu, percevoir ses opinions à l'égard de Fulvie, femme de Marc-Antoine, qu'il se contente d'évoquer. Outre cette épigramme, la *Correspondance* de Voltaire nous fournit une deuxième source. Il s'agit de Suétone, qu'il cite dans une lettre adressée à d'Argental ⁶ :

[...] Vous me forcerez à mettre des remarques, et les lettres de ces débauchés [Antoine et Octave], que Suétone nous a conservées [...].

Si, dans l'épigramme d'Octave, il n'était question que d'une évocation indirecte du nom de Fulvie, il ne s'agit ici que des deux principaux protagonistes masculins : Antoine, troisième mari de Fulvie, et Octave-Auguste. Curieusement, Suétone semble exclure Fulvie de la biographie qu'il fait d'Antoine dans sa *Vie des douze Césars* ⁷.

5. *Dictionnaire Philosophique*, dans *The Complete Works of Voltaire*, Voltaire Foundation, Oxford, 1994 :

Quod futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi poenam

Fulvia constituit, se quoque uti futuam.

Fulviam ego ut futuam ! Quid si me Manius oret

Paedicem, faciam ? non puto, si sapiam.

Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid ? quod mihi vita

Carior est ipsa mentula, signa canant ?

Cette épigramme, transmise par Martial (XI, 20), est reprise dans les *Fragmenta Poetarum Latinorum* de J. BLÄNSDORF (1995). Voltaire a pris une certaine liberté au niveau de la ponctuation. En voici une traduction : « Parce qu'Antoine a baisé Glaphyra, Fulvie a fixé comme vengeance que je devais la baiser, elle. Que moi je baise Fulvie ! Si Manius me demandait de forniquer avec lui, le ferais-je ? Je ne le pense pas, si j'ai mon bon sens. Mais elle me dit "baise-moi ou ce sera la guerre". Comment ? Parce que la vie m'est plus chère que mon membre viril, les trompettes de la guerre devraient sonner ? »

6. *Correspondance de Voltaire*, 7 septembre 1763, t. VII, éd. Théodore BESTERMAN, Gallimard, 1981.

7. *Vie des douze Césars*, t. I, éd. H. AILLOUD, Paris, « Les Belles Lettres », 1989.

Dans son *Dictionnaire Philosophique*, sous le titre *Femme*, Voltaire indique explicitement qu'il se servait de la traduction d'Amyot pour lire Plutarque. Or Jacques Amyot a notamment traduit les *Vies Parallèles* de Plutarque, où on lit à propos de la femme d'Antoine :

[II] épousa Fulvie [...] femme qui n'avait point le cœur si bas [pour] filer ou à garder son ménage, et qui ne se contentait point d'être maîtresse de son mari en son privé, mais le voulait maîtriser [...] tellement que Cléopâtre devait à cette Fulvie l'apprentissage de l'obéissance que portait Antoine aux femmes.

Il est probable que Voltaire a pris bonne note de ce passage.

Il est évident aussi qu'il consulte souvent les œuvres de Cicéron. Nous pensons notamment aux *Philippiques*, prononcées contre Antoine et sa famille. Les *Philippiques* nous apprennent en effet que Fulvie, dont la date de naissance est par ailleurs inconnue, est issue d'une famille assez obscure. Originaire de Tusculum, son père était un certain Fulvius Bambalio, réputé stupide et méprisable⁸. Par sa mère, Fulvie était la petite-fille d'un certain Sempronius Tuditanus, qui serait mort fou. Suétone juge possible que, de cet ancêtre, Fulvie ait hérité une tare, dont témoigneraient ses accès de violence et de cruauté⁹. Elle aurait été en outre une femme de mœurs légères, et ce dès son premier mariage. Ayant perdu ses deux premiers maris, Clodius et Scribonius Curion, Fulvie épousa Antoine en 47 ou 46. Avec elle, nous rapporte Cicéron, Antoine se livrait à des badineries. En voici la teneur : Antoine était parti pour l'Espagne rejoindre César, lors de la campagne de Munda. Mais il n'acheva pas le voyage et en revint brusquement ; il arriva chez lui, la tête enveloppée, se faisant passer pour un messenger, s'introduisit auprès de Fulvie et lui remit une lettre. « Elle la lut *en pleurant*, car le ton en était fort *tendre* ; la lettre disait en substance que désormais Antoine n'aurait plus de rapports avec la comédienne¹⁰ et qu'il lui avait retiré toute son *affection* pour la reporter sur sa femme. *Comme celle-ci pleurait plus fort*, cet homme *sensible* ne put se contenir. Il découvrit sa tête et *se jeta au cou de sa femme*¹¹. »

Cette scène, qu'on peut juger authentique, figure aussi, sous une forme très voisine, dans la *Vie d'Antoine* de Plutarque. Le biographe grec écrit : « Cependant Antoine tenta de rendre Fulvia plus gaie en badinant et en se livrant avec elle à des gamineries. » De retour à Rome, « il prit un habit d'esclave, arriva de nuit dans sa maison, dit qu'il apportait une lettre d'Antoine à Fulvia, et fut introduit, la tête voilée, auprès d'elle. Fulvia, *très émue*, lui demanda avant de prendre la lettre si Antoine était vivant. Il lui tendit la missive sans mot dire, et, quand elle se

8. Cicéron, *Philippiques*, III, 16. Voir également Valère-Maxime, VIII, 8, 1.

9. Suétone, *Des Rhéteurs*, 5. Cf. E. MALCOVATI, *Clodia, Fulvia, Marzia, Terenzia*, Rome, 1945, p. 26.

10. Il s'agit de Cythéris, une comédienne qu'Antoine fréquentait à l'époque. Voir *Philippiques*, II, § 20 ; 61 ; 69.

11. *Philippiques*, II, 77, traduction A. Boulanger. (C'est nous qui mettons ces termes en italiques.)

fut mise à la décacheter et à la lire, alors *il la prit dans ses bras et lui donna des baisers*¹². »

Cette anecdote, rapportée par Cicéron et par Plutarque, nous révèle une Fulvie étrangement sentimentale, qui s'inquiète pour un mari et qui partage avec lui des sentiments véritablement amoureux. Pourtant, aux dires de Cicéron, elle aurait été une femme insensible au point d'assister, à Brindes, au mois d'octobre 44, à l'exécution d'un certain nombre de déserteurs, dont le sang rejaillit jusque sur son visage¹³. Fulvie exerçait en outre un pouvoir et sur le peuple et sur le sénat¹⁴. Elle avait levé des armées, vécu dans les camps, assumé toutes les fonctions d'un *imperator*¹⁵ et semble même être à l'origine du déclenchement de la guerre de Pérouse¹⁶. Une tradition veut, en outre, qu'elle ait percé d'une épingle la langue de l'orateur dont la tête avait été exposée aux Rostres¹⁷.

Tels sont les défauts attribués à cette femme, qui lui ont valu la condamnation unanime des différents auteurs antiques, auteurs dont la majorité a été consultée par Voltaire. Quel usage ce dernier a-t-il fait de ces différentes sources ? Telle est la question à laquelle nous allons tenter d'apporter quelques éléments de réponse. Ces éléments nous permettront par la suite de nous prononcer sur le degré d'originalité de Voltaire dans la composition d'une figure féminine noircie par l'historiographie antique.

*

A priori, Voltaire semble suivre, dans sa tragédie, cette tradition hostile, et même aller au-delà. Fulvie y tient une place importante et, à son propos, Voltaire déclare aux d'Argental :

Nous avons jugé [...] qu'il était abominable que Fulvie voulût assassiner Antoine, que ce n'était point l'usage des dames romaines quand on leur présentait des lettres de divorce¹⁸.

Cependant, cinq jours après, il leur annonce que tel sera le destin de Fulvie, qualifiée dorénavant par un adjectif peu commun :

[...] L'épithète d'assassine, écrit-il, n'avait jamais été donnée jusqu'ici aux dames ; mais puisque vous le voulez, Fulvie est assassine¹⁹.

12. Plutarque, *Vie d'Antoine*, X, 5, 7-8 et 9, Paris, « Les Belles Lettres », 1977. (C'est nous qui mettons ces termes en italiques.)

13. *Philippiques*, III, 4. Sur ces événements, cf. IV, 22 ; XII, 12 ; XIII, 18 ; Dion Cassius, 45, 13.

14. Dion Cassius, 48, 4, 1-3.

15. Dion Cassius, 48, I, 1-3, II, 4, 1 ; Plutarque, *Vie d'Antoine*, XX, 19, 1 et s. ; Suétone, *Auguste*, II ; Florus, II, 15 (IV, 4 -6).

16. Dion Cassius, 48, 28, 2 ; 48, 4, 1-3. Appien, *Guerres Civiles*, V, 19, 59.

17. Dion Cassius, 47, 8, 4.

18. Le 18 août 1763, Voltaire, *Correspondance*, t. VII, éd. Th. BESTERMAN, Gallimard, 1981.

19. *Ibid.*, le 23 août 1763.

Il s'agit là d'une première entorse faite à l'histoire romaine, puisque aucun des historiens évoqués plus haut n'a parlé d'un quelconque projet d'assassinat que Fulvie aurait prémédité contre la personne d'Antoine. De fait, la transformation de la réalité historique paraît à Voltaire l'unique solution en vue de créer, au plan dramaturgique, un personnage féminin susceptible de faire contrepoids aux deux triumvirs.

La pièce du *Triumvirat* s'ouvre sur Fulvie, accompagnée de sa confidente Albine ; elles occupent toutes deux une scène représentant l'île où les triumvirs se sont retirés pour effectuer leur partage du monde. L'obscurité, le tonnerre, les éclairs qui traversent le décor nous plongent de prime abord dans une atmosphère d'insécurité et de menace, bref, de mort. Les triumvirs vont se partager un monde déjà chaotique. Notre Fulvie ne semble pas étrangère à cet univers de conspiration, elle en fait même partie intégrante, notamment lorsqu'elle profère ces imprécations contre les triumvirs : « Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée » (I, 1). Si l'héroïne semble bien s'intégrer dans un tel désordre, c'est parce qu'elle fait l'objet d'une autre forme de proscription :

Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie ²⁰ ;
 D'un divorce odieux j'attends l'infâme écrit ;
 Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscriit. (I, 1.)

La Fulvie de Voltaire est donc violente comme la Fulvie historique, mais pour d'autres raisons ; jusque-là, elle se contente de décrire une situation qui la révolte, mais elle n'est pas encore décidée à réagir concrètement. C'est seulement au moment où Aufide, un tribun militaire qui lui est attaché, lui rapporte que son divorce a été signé – elle doit être reléguée dans la campagne d'Apulie –, qu'elle prend la résolution de venger son honneur bafoué, ce nom de Fulvie qui, dit-elle, « dans nos factions » a été « compté au rang des plus grands noms » (I, 2). Sa seule ressource, à présent, est le parti opposé aux triumvirs, Sextus Pompée, fils du Grand Pompée : « Nos communs intérêts, dit-elle, m'annoncent un vengeur » (II, 2). Le désir de vengeance qui la ronge ne pourra être assouvi que dans le carnage :

Après mes deux affronts, indignement soufferts,
 Je me consolerais en troublant l'univers.
 Puissé-je, dans le sang de ces monstres heureux,
 Expier les forfaits que j'ai commis pour eux ! (II, 2.)

Ces derniers vers sont extrêmement importants à notre sens. On devine, à travers eux, une volonté du dramaturge de faire passer Fulvie par une sorte de repentir. Voltaire la représente sur la scène avouant tous les « forfaits » qu'elle a pu commettre. Notamment envers Cicéron, auteur cher à Voltaire. Ce dernier fait de la répudiation humiliante de Fulvie une revanche posthume de Cicéron sur elle, et il profite de cette occasion pour glisser un éloge de l'orateur romain, qu'il admire par-dessus tout :

20. « Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtemps après ; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie ; mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopâtre, et elle mourut de chagrin et de colère », remarque Voltaire dans une note de bas de page. (*Œuvres Complètes*, t. IV, éd. LAHURE, 1859, p. 390.)

Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
 Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie. (II, 2.)

Bien plus, Fulvie va, par l'intermédiaire du dramaturge, jusqu'à revendiquer une filiation idéologique cicéronienne :

Mais je mourrai contente en des malheurs si grands,
 Si je meurs comme toi le fléau des tyrans. (II, 2.)

Aussi sa vengeance personnelle prend-elle l'ampleur d'une cause républicaine ; dorénavant sa détermination est arrêtée. À l'attitude défaitiste de sa servante Albine – celle-ci lui rappelle la faiblesse de son sexe « infortuné » qui doit trouver refuge dans les larmes et la douleur –, Fulvie oppose un discours de révoltée :

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus ;
 Ils ne se joueront de mes pleurs superflus. (IV, 1.)

D'autant plus qu'elle n'est pas seulement répudiée mais aussi dépouillée de ses biens paternels, qui devraient être attribués à sa rivale en guise de dot :

Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés ;
 On les donne pour dot à ma fière rivale. (IV, 1.)

Dès lors, Sextus Pompée acquiert pour elle une grande importance ; il fait figure de vengeur et de justicier. Quand elle le voit venir, elle le rassure et aiguise sa haine : il faut frapper, venger Fulvie, sa gloire, Rome enfin. Elle a tout étudié et tout est prêt, elle lui fait part de son plan : Sextus Pompée s'occupera d'éliminer Octave, et Fulvie tuera Antoine dans son lit. Dans la scène qui suit, elle lui montre l'endroit précis où se trouve son ennemi, Octave, avec beaucoup de minutie dans la description ²¹.

Violente, virile, assassine, tels sont les attributs de Fulvie dans l'histoire que Voltaire prétend reproduire. Elle est l'incarnation de ces temps funestes :

C'est l'école du meurtre et j'ai dû m'y former,
 De leur esprit de rage ils ont su m'animer. (IV, 3.)

D'ailleurs, au-delà du courage dont fait preuve Sextus Pompée, ce dernier n'est qu'un pantin que Fulvie manipule avec beaucoup d'intelligence. Elle est au courant de tout ce qui se passe sur l'île, alors qu'elle est cloîtrée dans sa tente ; elle a des yeux partout, et aussi des auxiliaires, dont le principal est Aufide ; elle a déjà étudié les déplacements des triumvirs et elle dit être leur disciple.

En apparence donc, tout porte à croire que l'héroïne de Voltaire n'est qu'une réplique de la Fulvie que nous livrent les sources historiographiques. Elle est, en effet, aussi cruelle, aussi masculine et dominatrice. Néanmoins, en dépit de ces passions exacerbées dans la pièce par la jalousie, il faut se garder de condamner la Fulvie de Voltaire à n'être qu'une copie de l'original historique. Une relecture approfondie de la tragédie nous éclaire sur ce personnage, qui est plus complexe qu'il ne le paraît.

21. IV, 3 : « Vous avez remarqué ces roches entassées / Qui laissent un passage à ces vallons secrets / Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès / Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage / Passez, et dédaignez de venger mon outrage / Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis / Où du clément César est le barbare fils. »

*

Certes, le personnage de Fulvie prend sa source dans l'histoire, mais il outre-passe son modèle. L'héroïne de Voltaire transcende la simple imitation. Aucune autre source favorable à Fulvie n'est parvenue à Voltaire, à part l'épisode évoqué plus haut par Cicéron et Plutarque²², qui est, nous semble-t-il, d'une grande importance – celui de ses *tendres*²³ badineries avec Antoine – et qui suggère une Fulvie sentimentale. Cicéron nous a rapporté, par ailleurs, qu'Antoine n'a divorcé de sa cousine que pour épouser Fulvie, qu'il avait fréquentée auparavant. Il est donc fort possible que leur mariage ait été, à quelque degré, un mariage d'amour. Plutarque dit d'elle que c'était une femme qui « voulait commander à un homme au pouvoir et dominer un chef »²⁴. Et la voilà qui pleure d'émotion et de joie parce que son mari est venu auprès d'elle, au mépris de toutes ses obligations officielles, pour lui témoigner sa flamme. Cette tendresse réciproque ne dépasse-t-elle pas en vérité la simple union dans l'intérêt ? C'est ce motif, semble-t-il, que Voltaire a voulu exploiter dans sa tragédie : faire ressortir le côté sentimental de Fulvie, ainsi qu'une certaine légitimité de son comportement. D'une « Furie » froide et cruelle qui, selon la plupart des sources, se serait fait aux côtés d'Antoine une place unique au pouvoir – ce que par ailleurs il ne conteste pas –, Voltaire a voulu faire un personnage animé par des sentiments conformes à sa représentation de la féminité. Le but du dramaturge n'est pas de noircir son image, mais plutôt de rectifier un jugement qu'il a considéré, semble-t-il, comme partial, excessif et probablement injuste.

Si Fulvie commence la scène par des lamentations, c'est pour dénoncer une injustice qui lui est infligée : elle est, dit-elle, déshonorée, trahie et chassée par son mari, Antoine. C'est plus que ne pouvait en supporter cette femme, dont l'orgueil et l'amour à la fois sont profondément blessés. Le fil conducteur de la tragédie n'est autre alors, comme nous l'avons vu plus haut, que la vengeance qui anime Fulvie. Vengeance tout à fait légitime. Rien n'est plus naturel, écrit en substance Voltaire, que le fait qu'une femme délaissée veuille se venger d'un mari qui la chasse pour un autre parti et qui, de surcroît, la dépouille de ses biens. C'est ce qui explique son animosité envers ce mari ingrat, et son désir de transformer « la pompe nuptiale » en « un trop juste deuil »²⁵. Propos que toute femme dans sa situation, selon Voltaire, est susceptible de tenir.

Pourtant cette animosité disparaît curieusement devant Julie²⁶ : la fureur de Fulvie se transforme en sa présence en douceur compatissante. Elle « [se] sent attendrir » aux « plaintifs accents » de Julie. Ainsi Fulvie est capable chez Voltaire, à l'encontre de la plupart des sources historiques, de s'attendrir, d'éprouver d'autres sentiments que la haine. La force dont elle faisait preuve n'est en réalité qu'une enveloppe qui dissimule beaucoup de chagrin : « Vous êtes malheureuse, et je suis à plaindre »²⁷, déclare-t-elle à Julie. De la masculinité dont

22. Cicéron, *Philippiques*, II, 77 ; Plutarque, *Vie d'Antoine*, X, 5.

23. C'est nous qui mettons le terme en italique.

24. Plutarque, *Vie d'Antoine*, X, 5.

25. IV, 1.

26. Celle-ci apparaît à la scène quatre du deuxième acte.

27. II, 4.

on l'a taxée émerge finalement une féminité blessée dans son honneur et dans son amour, mais une féminité doublée d'audace qui, à cette époque, heurtait la conception du rôle traditionnel de la femme, mais sans laquelle l'héroïne serait incapable de mener à terme sa vengeance. Quoi de plus légitime pour une femme qui s'engage à réhabiliter et à préserver son amour-propre ? Cet amour trahi ne justifie-t-il pas la soif de vengeance de Fulvie ? Il faut rappeler que la haine de cette héroïne ne touche qu'Antoine et son allié Octave. Il est d'ailleurs significatif que Voltaire n'ait ménagé aucun tête-à-tête entre les deux anciens époux, comme s'il avait voulu leur éviter tout risque d'attendrissement. Dans la version initiale de la pièce, Antoine rencontrait Fulvie à la scène 3 de l'acte I et l'assurait de la constance de ses sentiments :

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère,
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

Mais, par la suite, Voltaire a renoncé à cet entretien, sans doute pour donner à son héroïne l'occasion en partie légitime d'aller jusqu'au bout de sa vengeance.

Ainsi, la Fulvie de Voltaire n'est conforme qu'en partie à l'ambitieuse Fulvie que les sources historiques nous ont décrite. Voltaire ne dit-il pas dans une lettre à la marquise du Deffand :

Permettez-moi de croire que l'amour n'est pas la seule passion naturelle.
L'ambition et la vengeance sont également l'apanage de notre espèce, pour
notre malheur ²⁸ ?

Mais de sa tragédie émane aussi une forte volonté de lui restituer sa féminité, niée par les écrivains antiques. Fulvie est certes cruelle, mais demeure humaine. C'est sur cette ambivalence que le dramaturge compte pour expliquer et en partie justifier les actes de son personnage.

En la présentant sous un nouveau jour, Voltaire peut se prévaloir d'être le premier à lui avoir attribué une sensibilité humaine. Par là, son intuition de poète rejoignait peut-être une vérité historique défigurée par des sources historiographiques partiales et malveillantes. L'historiographie contemporaine est en effet riche de tentatives de réhabilitation du rôle politique de Fulvie ²⁹. G. Antonelli assure même qu'Antoine a témoigné à Fulvie, une fois triumvir, sa reconnaissance pour son soutien par un honneur que nulle femme romaine n'avait obtenu jusque-là : comme les reines d'Orient, elle eut des monnaies à son effigie. Chez Voltaire aussi, ce personnage tient une place de choix : à lui seul sont consacrés trois cent cinquante-cinq vers, et il l'emporte de loin sur tous les autres personnages ³⁰. C'est Fulvie que Voltaire a choisie pour être son porte-parole. Rappelons que c'est elle qui ouvre la tragédie, c'est elle aussi qui présente les différents protagonistes, notamment Antoine et Octave, qu'elle décrit avec minutie ³¹, et c'est avec elle, enfin, que prend fin l'action. Il n'est donc pas étonnant que Voltaire l'ait

28. Le 26 juillet 1764.

29. Charles L. BABCOCK, « The Early Career of Fulvia », *AJPh* 86 (1965), p.1-32 ; Giuseppe ANTONELLI, *Clodia, Terenzia, Fulvia*, Rome, 1996 ; Alexander FISCHER ROBERT, *Fulvia und Octavia*, Berlin, 1999.

30. Julie (279 v.) ; Octave (247 v.) ; Pompée (205 v.) ; Antoine (119 v.).

31. I, 1.

choisie pour faire passer ses idées sur la tyrannie et les tyrans : si sa Fulvie se prononce contre les tyrans, c'est pour préserver sa fierté, que Voltaire définit ainsi :

La fierté d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté ³².

Mais elle veut surtout sauvegarder sa liberté, une liberté que le dramaturge revendique notamment dans son *Troisième Discours en vers* sur l'homme. Il y écrit à ce propos :

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner ; si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner ³³.

Il s'agit là d'une légitimité d'action que Voltaire reconnaît à tout être humain menacé dans son droit à la liberté. Or c'est ce qui justifie l'acte de Fulvie à l'encontre des tyrans, qui ne sont, nous dit-elle, que des débauchés, des assassins, des « scélérats », « tantôt affables tantôt sanguinaires » ³⁴. Une tirade prononcée par cette héroïne nous semble particulièrement significative, d'autant qu'elle est placée dans la première scène de la tragédie :

À quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers ! (I, 1.)

D'ailleurs, dans son *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire se prononce contre Octave en ces termes :

Autant qu'Auguste se livra longtemps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille et réfléchie.

Plus loin il affirme être scandalisé par des vers de Virgile célébrant ce tyran :

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'Auguste est un des plus grands dieux ³⁵.

Jugement qui trouve un écho dans ces paroles de Fulvie à l'adresse d'Aufide :

Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
 Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
 Il agit en barbare, et parle avec douceur. (II, 1.)

*

Ainsi, au terme de cette enquête, apparaissent la complexité et l'intérêt du personnage de Fulvie. Ce dernier se situe en effet à mi-chemin entre l'histoire et la tragédie. Malgré le fait qu'elle conserve des traits de la Fulvie antique, celle de Voltaire est loin d'être seulement ce personnage négatif, voire sanguinaire, que les écrivains grecs et latins se sont plu à nous décrire. Elle est aussi une femme, qui réagit en femme face à l'ingratitude de son mari ; elle ne fait que défendre son

32. *Dictionnaire Philosophique*, article « Fierté ».

33. « De l'envie ». Ces deux vers furent inscrits, en 1791, sur le chariot qui ramena les cendres de Voltaire à Paris.

34. I, 1.

35. Virgile, *Géorgiques*, I, 29. *An deus immensi uenias maris, ne tua nautae / Numina sola colant, tibi seruiat ultima Thule.*

droit au respect en tant qu'être humain et, dans cette pièce, on lit en filigrane une volonté de Voltaire de démythification du personnage historique. Une certaine humanité enveloppe Fulvie et la fait apparaître sous un jour nouveau, partagée entre la haine et l'amour. La tragédie de Voltaire touche en vérité à une notion centrale de la pensée cicéronienne, celle de l'*humanitas*, et nous savons l'admiration que vouait le dramaturge à ce Romain. Présente chez lui sous la forme de la sensibilité, cette *humanitas* se manifeste d'abord dans la reconnaissance de la faiblesse humaine et, ensuite, dans le rapport à l'autre. Ainsi, son héroïne semble être portée par un mouvement naturel à être ballottée par des passions contradictoires : c'est là une humanité que Voltaire défend avec force et qui caractérise nombre de ses personnages tragiques.

Dès lors, plutôt que de discuter les torts de son héroïne, Voltaire préfère insister sur sa situation pathétique, propice à susciter la sympathie du spectateur. Par ailleurs, le fait qu'il attribue à son personnage ce caractère attendrissant et larmoyant est tout à fait significatif. Ce choix nous plonge au cœur même du dix-huitième siècle, époque qui aspirait plus à un pathétique larmoyant qu'à un héroïsme difficile, voire impossible. Effectivement, Voltaire, fidèle à son siècle, prend soin de présenter une Fulvie capable de répondre aux exigences de l'époque. Dans son *Goût de Voltaire*, R. Naves note à propos du théâtre de notre auteur qu'il est « un théâtre où il y a plus de pathétique que de vrai tragique, car le tragique ne peut guère exclure les grands problèmes de la destinée et les échappées vers la nuit, tandis que le pathétique peut se contenter des larmes humaines »³⁶. C'est justement ce côté humain qui semble hanter l'esprit de Voltaire. « Son besoin de sentiment, écrit de son côté A. K. Holland, se traduit par une exploitation délibérée et soutenue du domaine du pathétique »³⁷. » Il semble bien que le personnage de Fulvie, tel que Voltaire le recompose pour les besoins de sa dramaturgie, permette de valider le jugement de ces critiques contemporains.

Halima OUANADA

36. Raymond NAVES, *Le Goût de Voltaire*, Paris, Garnier, 1938, p. 496.

37. A.-K. HOLLAND, *Le Pathétique dans les tragédies de Voltaire*, Thèse Universitaire, Paris, 1963, p. 230.